

## JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

*Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux gravures. ( 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. ) Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15.*

## L E S V O Y A G E S .

*Au Rédacteur.*

Chacun a son but quand il voyage. Autrefois les hommes seuls se permettoient de voyager ; depuis que le beau sexe jouit de plus de liberté , les voyages des femmes sont devenus à la mode. On critique beaucoup , je le sais , cette manie de faire de longs trajets , pour aller faire admirer ou sa beauté ou son costume. Je connois une femme qui a parcouru dernièrement un espace de plus de 500 lieues , pour aller se baigner à certaine fontaine dont les eaux , lui avoit-on dit , rendoient la peau plus brillante et le teint plus frais. J'en connois une autre qui , entendant sans cesse vanter la beauté des Géorgiennes et des Circassiennes , est allée en Circassie pour prouver aux femmes de ce pays qu'elle ne leur cédoit point en beauté. On m'a même assuré que son projet étoit d'en faire mourir quelques - unes de dépit , et que par parenthèse , elle a été affectée de la maladie qu'elle vouloit donner à ses rivales. Quant à moi , qui suis femme aussi , j'ai voulu connoître mon monde , mais cependant , bornant un peu mes courses et mon ambition , je n'ai fait que le tour de la France. J'ai souvent lu que tel savant avoit traversé les mers pour savoir si telle pierre étoit longue ou carrée , pour mesurer la largeur d'un canal comblé et des long-tems à sec , ou la hauteur d'une colonne , seul et vénérable reste d'un temple tombé en ruines ; quelques-uns ont exposé leur vie pour savoir si telle inscription commençoit par un H ou par un P. D'autres ont consumé leur tems et leur peine à la recherche d'un simple coquillage.

Puisque des hommes voyagent pour si peu de chose , femme peut bien voyager pour faire quelques recherches sur la mode. Voici quelle sera la différence : les hommes se fatiguent pour prendre de la peine , et moi je courrai du moins pour mon plaisir. Ces réflexions une fois faites , j'ai quitté Paris suivie de deux dessinateurs , et je n'ai pas passé dans la plus petite ville , un peu marquante , sans faire peindre un mode



costume des habitantes du pays. Quand je voyois une coëffure originale , un ruban d'un goût singulier , une étoffe d'un tissu nouveau ; je m'en procurois un échantillon , ou j'écrivois au moins quelques notes sur mon *souvenir* , de manière que je reviens dans la capitale avec la plus riche collection de costumes que jamais peintre ait possédée.

Déjà mes ouvriers sont en train , et cet été , variant chaque jour mon costume , je me propose de montrer successivement aux Parisiens un modèle de la *mise* de toutes les élégantes de chaque département.

On dit que Madame \*\*\* a le projet de paroître chaque jour à Frascati avec un nouveau costume antique , pris sur les dessins de la bibliothèque nationale ; moi , je veux lui opposer , dans ma personne , le modèle d'un nouveau costume provincial. Ainsi , quand elle se mettra en spartiate , je me mettrai en *bourbonnoise*. Quand elle se mettra en grecque , je me costumerai en gasconne ; quand elle sera romaine , je serai provençale ; quand elle sera étrusque , je serai lyonnaise , etc. Du moins , n'attirera-t-elle pas à elle seule tous les regards ; je diviserai l'attention et la fixerai peut-être à mon tour. Si quelqu'une des belles Dames de Paris veut me seconder dans mon projet , veuillez citoyen Journaliste , lui dire que je lui communiquerai volontiers tous mes dessins ; et , pour celles qui ne voudront pas prendre la peine de passer chez moi , je veux bien vous transmettre officiellement une note sur le prochain costume que j'adopterai aux premiers beaux jours.

#### *Costume Provençal.*

Un jupon simple , court et d'une couleur très-foncée ou très-apparente , tombant comme les fracs d'homme à moitié , sur une jambe chaussée du bas de soie le plus propre , le plus azuré ; des souliers sans talons et à boucles. Un *drolet* ou petite robe courte blanche et noire , relevant l'éclat des carnations , laissant les bras presque à nud , et *caressant* la taille en la dessinant avec un *coquet* avantage. Ce *drolet* rappelle les *stoles* flottantes des *Lacédémoniennes* ou des prêtresses grecques.

Une coëffure légère ; un coupon de dentelles autour des yeux et par-dessus un chapeau noir , qui me servira en tous tems de *parapluie* et de *parasol*.

Monsieur , voilà comme on pourra me voir à Frascati la première fête qui s'y donnera. Veuillez l'annoncer à vos amis , et être persuadé de tout le dévouement de votre servante ,

LE COOK *femelle* ,

rue des *Voyages* , N<sup>o</sup>. 60.

## THÉMIRE DOCTEUR.

Air : *En amour, c'est au village.*

De l'innocente Thémire  
L'Amour a fait un Docteur ;  
A douze ans on la vit lire  
Pour former son jeune cœur ;  
A quinze ans déjà Thémire  
Raisontoit logiquement,  
Et disoit : Si je soupire,  
C'est qu'il me faut un amant.

A vingt ans son cours d'étude  
Fut dirigé par Hylas ;  
Thémire n'étoit pas prude,  
Ca ne la chagrina pas.  
Dans la physique il l'avance,  
Et la fait électriser ;  
Après chaque expérience,  
Son salaire est un baiser.

Thémire à cette science  
A donné plus de trente ans ;  
Mais l'âge de sa présence  
Eloigne amans et savans.  
Maintenant elle calcule,  
Et par  $A$ , plus  $B$ , moins  $O$ ,  
Femme qui fait la virgule,  
Dit-elle, égale zéro.

Par CALAMIDORÓ PENEIO, de l'Académie des Arcades de Rome.

*Parallèle des Françaises et des Hollandaises.*

On donne universellement le titre de *bonnes ménagères* aux femmes de la Batavie : elles le méritent. Une femme riche, en France, s'occupe rarement d'autre chose que de sa toilette et de ses plaisirs. Dans la Batavie, c'est précisément le contraire ; plus il y a de fortune dans une maison, plus on en voit la maîtresse sédentaire, vigilante, attentive à ce que rien ne se déplace, se détruise ou se perde. Leur surveillance va si loin, qu'au moyen de miroirs placés extérieurement aux croisées de leurs appartemens, personne ne sauroit passer dans la rue, s'arrêter ou sonner aux portes, entrer ou sortir de leurs maisons, sans en être apperçu. A Paris, une femme du bon ton se croiroit humiliée, si celui qui lui prend la main pouvoit s'appercevoir qu'elle s'occupe de son ménage, ou qu'elle a touché autre chose que son chaussonnier, ses romans, ses habits de bal, sa musique, ses bijoux, ses bonnets, ses dentelles, ou les innombrables objets de sa toilette. A Amsterdam, c'est encore le même : mieux une femme est née, mieux elle connoît l'histoire



et la géographie, mieux elle parle les différentes langues vivantes, mieux elle sait coudre, tricoter, broder, marquer, faire de la tapisserie, conduire, plier, arranger une lessive, commander, conseiller une cuisinière, soigner un fruitier, diriger une basse-cour. Pour tout dire, enfin, veut-on voir un ménage bien ordonné, bien propre et souvent magnifique, des domestiques laborieux et fidèles, des commis assidus et discrets, des enfans charmans, bien vêtus, bien élevés, des époux contents de l'être, une femme vertueuse au milieu de tout cela ? Il faut venir faire visite à un amsterdamois, et boire du thé avec sa famille.

(Extrait des *Annales de Statistique*, par Louis Ballois.)

A M A D A M E L. B.

*Ode anacréontique.*

Je voudrois peindre mon amie ;  
Mais comment dois-je m'exprimer !  
Contre moi j'armerois l'envie ;  
La peindre c'est la faire aimer.  
Sans rien perdre de son bel âge ,  
Elle a vu deux fois quinze étés ;  
Le Temps, qui vole et nous outrage  
Reste immobile à ses côtés.

De la gaité, mais sans folie ,  
De la raison, mais sans ennui ,  
Sensible sans mélancolie ,  
La même demain qu'aujourd'hui ;  
Des grâces, mais sans y prétendre ;  
L'ame aussi pure qu'un beau jour ;  
Sans être galante elle est tendre ,  
Son amitié vaut de l'amour.

Ses yeux sont deux miroirs fidèles  
Où vient se réfléchir son cœur ;  
Ils pourroient servir de modèles  
Pour peindre ceux de la douceur :  
Chaque trait est un doux sourire ;  
Son front en impose au méchant ;  
Sa bouche parle sans rien dire ,  
C'est l'organe du sentiment.

Puisque je t'aime, ô ma bergère,  
Mon cœur n'aimera qu'une fois.  
Malheur à qui tu ne sais plaire ;  
Mais sur qui n'as-tu pas des droits !  
L'Amour te dispute à l'estime ,  
L'estime t'enlève à l'Amour :  
L'un sans l'autre seroit un crime ;  
Tous deux ont en moi leur séjour.

B. Cette pièce posthume de Sylvain *Maréchal*, fait partie d'un recueil complet de ses poésies légères, que sa veuve ne tar-  
as à publier.

*Raisons pour lesquelles les Femmes apprécient la beauté plus  
que tout autre avantage.*

On parloit un jour , devant Fontenelle , du caractère des femmes : quelqu'un , entr'autres , disoit qu'elles étoient plus jalouses de leur réputation sur l'article de la beauté , que sur celui de l'honneur ; et telle , ajoutoit-il , qui a besoin de toute la matinée pour perfectionner ses charmes , seroit plus fâchée d'être trouvée à sa toilette , que d'être surprise dans une intrigue amoureuse. — Cela ne m'étonne pas , dit le sage philosophe , la première vertu , selon les femmes , c'est de plaire ; et pour plaire aux hommes , la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse.

L A C A G E .

*Ode anacréontique de Bernard (1).*

Deux bergères , pour faire usage  
De l'amusement des beaux jours ,  
Alloient chasser dans le bocage  
Ces oiseaux qu'on appelle Amours.

Doris , d'une course rapide ,  
Osa sans crainte en approcher ;  
Eglé , d'un pas lent et timide ,  
Dans un buisson fut se cacher.

De filets l'une environnée ,  
Vouloit enlever tout l'essaim ;  
L'autre dans ses vœux plus bornée ,  
N'avoit qu'une cage à la main.

Bientôt , auprès de nos bergères ,  
Tout le peuple ailé répandu ,  
Vola sur les branches légères  
Du piège qu'on avoit tendu.

Doris en vit approcher mille ,  
Qu'effraya l'appât suborneur :  
Dans sa cage , Eglé plus habile  
En prit un qui fit son bonheur.

Il faut rendre justice aux femmes , elles sont et seront à  
les véritables consolations du genre humain : elles ont  
nous ce besoin de soulager les êtres qu'elles voient souffrir.

(1) Cette pièce posthume fait partie d'une édition  
*Œuvres de Bernard* , qui va paroître en 4 vol. in-18 , chez  
rue Hautefeuille.



l'on excepte les maux qu'elles nous causent, et pour lesquels elles montrent une insensibilité qui tient à l'impuissance de nous secourir (1), il leur semble que tous ceux qui les entourent les appellent pour les apaiser, et qu'elles se font un devoir d'y voler. Aussi inspirent-elles une confiance secrète à la douleur. — Qu'un homme passe avec une femme près d'un être souffrant, c'est toujours à la femme que, par une sorte d'instinct, sa première plainte et sa prière s'adressent de préférence. On se croit plus sûr d'une réponse consolante, d'un prompt secours. La grâce et la faiblesse semblent avertir qu'elles accompagnent la pitié. Si dans les souffrances physiques, les femmes sont inappréciables, dans la douleur morale, on ne peut attendre que d'elles un adoucissement salutaire. Un ami veut-il vous calmer ou soutenir votre courage, il vous apporte trop de force à la fois; il ne sait pas la mesurer avec l'abattement qui suit toujours le malheur. Ce secours est brusque, sans préparations, sans degrés. C'est un jour trop vif pour des yeux affoiblis, qui veulent retrouver lentement la lumière. M. Thomas dit : *Les femmes savent manier un cœur malade avec des instrumens plus délicats, et qui nous sont inconnus.*

Extrait d'un ouvrage nouveau, intitulé : *Les Femmes, leur condition et leur influence dans l'ordre social chez différens peuples anciens et modernes.* Par Joseph-Alex. de Ségur. 3 vol. in-12. A Paris, chez Treuttel et Würtz.

Les sourcils ont une expression particulière qu'il ne faut point confondre avec celle des yeux; c'est un langage à part. On les voit varier une physionomie aimable, comme les passions qui agitent et remuent le cœur.

Je me trouvai, il y a quelque-temps, avec une femme très-distinguée par la naissance et par la figure. Elle étoit en proie aux noirs soucis et aux chagrins dévorans; mais en femme prudente, elle vouloit en dérober la connoissance au public. Ses yeux soumis à ses volontés, ne disoient que ce qu'elle leur permettoit d'exprimer; mais, les sourcils moins dociles, dévoiloient les mouvemens de son cœur. Une fois, entr'autres, je découvris dans la ligne qui est au-dessus des sourcils, des pensées tristes, elle prenoit grand soin de cacher.

Rien n'est plus explicable que l'insensibilité des femmes pour les maux qu'elles causent. Dans tous les autres maux, on leur demande des secours; leur pitié les accorde, parce qu'ils dépendent d'elles. Dans les maux qu'elles causent, on leur demande de l'amour qui n'en dépend point; on leur demande l'abandon de leur personne, c'est-à-dire, *soyez heureuse, pour que je sois heureux.* Cet égoïsme de l'amour rend insensible à ses plaintes. Au reste, dans ce cas, comme dans mille autres, les deux sexes se ressemblent; nul homme, je crois, n'aime sa propre plaisance.



---

A MADemoiselle \*\*\*,

*Qui demandoit si je croyois à l'Amour.*

Ce Dieu charmant suit tous vos pas ;  
Il est dans vos beaux yeux, il est dans tout votre être.  
Ah ! comment n'y croirois-je pas !  
Mille fois vous l'avez fait naître.

( *Bulletin de Littérature.* )

---

Idolâtre de la beauté, un Chinois est sans cesse aux pieds de l'objet qu'il persécute. — Aucun peuple de l'Asie n'a porté si loin la défiance.

Quand une de leurs femmes est incommodée, on fait passer sur le poignet de la malade un fil de soie, dont le médecin tient le bout ; et ce n'est que par les mouvemens que les pulsations lui communiquent qu'il est permis au médecin de juger de l'état du poulx.

---

Il semble qu'il y ait une conjuration formée entre les auteurs qui vivent du théâtre, contre le bon goût et les mœurs de la nation. Ils ne savent que désosser des romans, habiller des anecdotes scandaleuses, mettre des sottises en vers et en musique, réchauffer des platitudes, délayer de la mélancolie, composer enfin un galimatias de sentences, de principes à eux, de saillies dévergondées, de maximes licenciées, insensées ou ridicules, de jeux de mots pitoyables, dont tout l'effet est de salir l'imagination, de gâter le goût, et de pervertir la moralité des malheureux habitués de leur école. Ils ne savent que montrer aux jeunes filles qui la fréquentent, des tuteurs imbécilles, des tantes ennuyeuses, des grand'mamans qui radotent ; aux jeunes gens, des oncles importuns dont il faut se défaire, des pères acariâtres, qu'il faut voler ou mépriser ; à tout le monde, des vieillards qui n'ont pas le sens commun, et des étourdis imbécilles et vicieux qui ont toujours raison.

Telles sont les maximes principales qui dominant au théâtre.

( *Gazette de France.* )

---

Le mot de la Charade insérée dans le numéro dernier est *Port-aïl*.

---

*Tableau historique et politique de l'Europe, depuis 1786 jusqu'en 1796, ou l'an 4, où se trouvent l'histoire des princ-*



paux évènements du règne de F. Guillaume II, roi de Prusse, et un précis des Révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France.

Par L. P. SÉGUR, l'ainé, Conseiller d'Etat, Membre de l'Institut National et de plusieurs sociétés littéraires, etc. Troisième édition.

3 vol. in-8°. de 1200 pages, sur carré fin d'Auvergne et cicéro neuf; avec le portrait de F. Guillaume II, gravé par A. Tardieu. Prix, 12 francs brochés, et 15 francs port franc.

A Paris, chez F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Haute-feuille, n°. 20.

#### M O D E S.

Les fraises sont de tous les objets de mode le plus généralement adopté : on les porte chiffonnées et non plissées, à deux, trois, quatre ou cinq coulisses : quelques lingères vendent des fichus surmontés d'une fraise, qui en fait partie. On essaye d'introduire la mode des cornettes plates à la paysanne. Pour les chapeaux, le blanc, le vert et le lilas sont toujours en faveur : on les garnit d'une chicorée de taffetas découpé, plus souvent que d'un ruban plissé à plis crevés; jamais ils n'ont de bord sur le cou. A l'échantillon de cheveux ras qui paroissent sur la nuque, on connoît une femme à la mode. Les turbans, devenus assez rares, sont ou très-écartés du front, ou beaucoup plus penchés sur une oreille que sur l'autre; quelquefois, ils laissent presque tout un côté de la tête à découvert. La mode des juives se soutient; celles du dernier goût descendent à mi-jambe et sont tant soit peu arrondies par derrière; on les garnit en feston plutôt qu'en dentelle. Il est rare de voir une robe à queue. Les tailles sont extraordinairement basses. Depuis environ quinze jours, les seuls schalls à la mode sont les schalls longs. (Voyez, pour la manière de les porter, les Nos. 175 et 255.) Sans schall, on met toujours, outre la colerette ou fraise, un fichu de couleur, dont les pointes se croisent plus rarement qu'elles ne restent pendantes.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE, N°. 471.

Chignon natté et très-serré. Crochets couvrant plus de moitié de la tête. Double colerette anglaise. Chapeau de paille jaune, perlé. Ombrelle de taffetas vert. Robe ronde, garnie de trois rangs de rubans. Manches courtes relevées en draperie.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, au citoyen La Mésangère, rue Montmartre, n°. 152, près celle du Mail, vis-à-vis le café de la Victoire.